

La mort est
impatiente; elle
n'aura pas
attendu les cinq
semaines
nécessaires

pour qu'on puisse célébrer son centenaire. Charles-André Julien est mort le 19 juillet dernier. Il était né le 2 septembre 1891.

Ce siècle, il l'aura vécu sans fléchir. Il est des familles où il n'est pas besoin d'une conversion, d'une crise, d'un éveil de conscience pour connaître, comprendre, épouser une cause. Dans ce cas exemplaire – c'est bien le moment de le rappeler – on voit clairement la cause en question résumée à son noyau, son essence, qui subsiste sous toutes les formes, éventuellement dévoyées, qu'elle a prises. Il s'agit simplement de se reconnaître le devoir de travailler pour plus de justice en ce monde et plus de liberté.

Pour lui, cela se présenta d'abord sous la forme de l'exhortation évangélique: «Cherchez d'abord le Royaume de

Dieu et sa justice, et tout (le reste) vous sera donné par surcroît» (Matth. 6;33). En effet, les deux branches de sa famille étaient des protestants de vieille souche de l'Albigeois. Les dogmes étaient plus ou moins oubliés selon les cas, mais il restait cette tradition d'exigence morale, de fidélité obstinée au devoir, que ces doctrines avaient justifiée parfois non sans subtils détours. Comme nous parlions un jour du dogme de la prédestination dans le calvinisme et dans l'islam, logiquement de nature à excuser tous les relâchements, il m'expliqua que sa mère justifiait ainsi sa pieuse austérité: «Je veux rester digne du don que Dieu me fera s'il le veut ».

Avec l'évolution laïcisante, le devoir religieux s'était, chez beaucoup, réduit à un devoir social, sur cette terre et, vers la fin du siècle dernier, cela donnait bien des familles socialistes. Le père de Charles-André Julien, professeur de lycée, était, a-t-il écrit, «radical, colonial, patriote et antimilitariste.¹ Mais, né à Saix, tout près de Castres, il retrouvait aux vacances son ami, «pays» et condisciple, Jean Jaurès. Les deux collègues discutaient avec une grande liberté d'esprit et armés d'une vaste culture. Dans une ambiance terrienne et savante à la fois, «les conversations passaient d'une confrontation sur Eschyle et sur Goethe à l'appréciation d'une recette culinaire ou de tel cru de Gaillac». Charles-André Julien (il a signé longtemps André Julien), impressionné par «la puissance physique et l'éloquence familière» du tribun, se tenait debout entre ses genoux; «il enfonçait ses gros doigts entre mon cou et mon col Claudine d'écolier et j'en garde encore aujourd'hui la sensation physique» écrivait Charles-André Julien en 1962.

Il avait dès sa jeunesse méridionale, par les inégalités sociales qui lui permettaient de continuer ses études, à la différence de plus pauvres. On était encore loin de la gratuité du secondaire. Il avait quinze ans quand il découvrit pire, son père ayant demandé un poste au lycée d'Oran. Ses camarades qui barraient les trottoirs pour faire descendre les vieux Arabes dans le ruisseau, le lycée où un seul Algérien, d'ailleurs de mère française, trouvait place à côté d'un millier de Français ou d'Européens, les rapports communiqués par un aumônier

protestant sur les atrocités des troupes poursuivant la conquête du Maroc en firent un candidat à l'adhésion au Parti socialiste dès l'âge de dix-neuf ans. Un pharmacien oranais «d'esprit communiste» lui imposa treize mois d'initiation et il entra enfin au Parti en 1911.²

Son père ayant dû prendre une retraite prématurée, il dut renoncer à une bourse et devenir fonctionnaire à Oran. En même temps, il préparait, seul, une licence d'histoire. Réformé en 1911 et en 1914, il enseigna l'histoire, le latin et le grec dans les lycées d'Oran et d'Alger. Il devait passer l'agrégation d'histoire à la fin de la guerre.

Mais son ardeur militante ne faiblissait pas. A Oran, il avait pris la direction de la Ligue des droits de l'homme, recevant dans la nuit les plaignants musulmans. A Alger, à vingt-six ans, il devenait président de la Fédération des Ligues des droits de l'homme en Algérie. Il était professeur de lycée à Bordeaux quand la Fédération socialiste d'Oran en fit son candidat à la députation en 1919, puis le fit élire conseiller général d'Oran. Ce fut le premier élu socialiste d'Algérie.

Le militantisme socialiste de Charles-André Julien fut tout de suite mis à rude épreuve. Alors que les autorités coloniales d'Algérie forçaient pratiquement ses proches à rentrer en France, il lui fallait faire des choix douloureux et difficiles au sein du Parti. Les sections d'Algérie le délèguent au Congrès de Strasbourg (février 1920), puis à celui de Tours, en décembre. A ce dernier, il rencontrera Nguyen Ai Quoc, plus tard dénommé Ho Chi Minh, qui élargit son information anticolonialiste à l'Extrême-Asie. A Tours, il fallait choisir.

Avec la majorité que soulevaient la haine du grand massacre de quatre ans tout juste terminé, le rejet des complaisances du Parti pour l'idéologie de la défense nationale et l'espoir passionné suscité par le bolchévisme russe fondant le premier Etat socialiste au monde, Julien vota la scission, l'adhésion à la III^e Internationale et la constitution du Parti communiste français. Mais Blum lui dit simplement: «Au revoir, Julien!»

La détermination anticoloniale de la nouvelle Internationale avait sans doute joué un rôle dans sa prise de

parti. Dès janvier 1921, le Parti communiste lui confiait la délégation permanente à la propagande pour l'Afrique du Nord. Minutieusement surveillé par la police, il entamait des tournées de conférences et participait aux réunions des sections du Parti en Algérie et en Tunisie. La même année, LO Frossard, secrétaire général du Parti communiste, lui demandait de s'agréger à la délégation française qui allait participer au III^e congrès de l'Internationale communiste (22 juin au 12 juillet) à Moscou. Il devait rapporter de ce voyage et de ce séjour des souvenirs qu'il égrena dans quelques articles et beaucoup de conversations.³ Souvenirs des plus instructifs. Julien tenait surtout à soulever la question coloniale. Il soutenait là-dessus les positions du délégué indien, Manabendra Nath Roy, qui avait réussi à convaincre à moitié Lénine au congrès précédent. Mais le congrès, sans désavouer l'orientation de lutte contre la colonisation – dont les adhérents français d'Afrique du Nord sous-estimaient volontiers l'urgence – avait bien d'autres préoccupations. Lénine venait d'inaugurer son grand tournant stratégique, la NEP, avec des concessions, contrôlées mais importantes aux mécanismes capitalistes. Il négociait en sous main avec Londres.⁴ Il avait fort à faire pour rallier ses camarades à cette orientation.

On renvoya la question coloniale à une commission qui se réunit le 11 juillet, mais aucun membre des délégations européennes et américaines n'y vint assister et, en désespoir de cause, elle ne présenta aucun projet de résolution théorique. La discussion de ces problèmes fut remise à la dernière séance, le 12 juillet, et, vu l'urgence d'en finir, en réduisit sévèrement le temps de parole de chacun (cinq minutes). Tout habitué aura reconnu des astuces bien connues dans ce genre d'assemblées.⁵

Roy protesta énergiquement.⁶ Julien fut le seul à l'appuyer en parlant de l'accord de la délégation française. Peut-être l'un ou l'autre, sans doute Paul Vaillant-Couturier avait-il approuvé certains de ses propos (il écrit peu après un article sur l'activité du PCF en Afrique du Nord). Julien finissait en disant qu'on avait assisté à une séance ultra rapide «comme si le cinématographe jouait le rôle principal.⁷

Cela mit en rage une ardente militante, institutrice, membre de la délégation, Lucie Colliard. Elle se leva pour déclarer au nom de «quelques camarades de la délégation» qu'elle désavouait Julien, en particulier sur la comparaison injurieuse de ce congrès avec une séance de cinéma. Le président de la séance, le Bulgare V Kolarov, se hâta de clore en protestant avec L Colliard au nom du présidium contre les paroles de Julien. Il était regrettable, certes, qu'on n'ait pas eu le temps de traiter plus amplement de la «question d'Orient», mais «le malheur n'est pas si grand», car on en avait déjà discuté au II^e congrès du Komintern (juillet-août 1920) ainsi qu'au congrès des peuples de l'Orient, à Bakou en septembre 1920, et on en reparlerait.

Julien raconta maintes fois, agaçant quelque peu sa femme – mais on le comprend – qu'après l'intervention de Lucie Colliard, Lénine qui était allé s'asseoir dans l'assistance – quelques rangs derrière lui – s'exclama à intelligible voix: «Ces Français sont impossibles. Chaque fois que l'un d'eux dit quelque chose d'intelligent, ils s'empressent de le désavouer»!¹⁸

Des expériences de ce genre, assez banales dans la vie militante, s'ajoutaient aux observations fines et pénétrantes que notait Julien sur la vie dans la jeune république soviétique, sur les ambiguïtés du nouveau pouvoir, sur la formation d'une nouvelle caste dominante. Il conversait avec Lénine, Trotsky, Lounatcharsky et d'autres (pas avec Staline, apparatchik de haut rang mais sans grand intérêt pour les étrangers). Les conclusions firent leur chemin à la manière habituelle qui est lente.

Les fluctuations du Parti communiste français firent le reste. L'acharnement du Komintern, suivi par tout un groupe de dirigeants français et soutenu par les éléments prolétaires (ou «prolétaroïdes» comme disait Max Weber), à épurer le Parti, était fort. Se fondant sur la dénonciation r e de la «trahison» de 1914, on s'orientait vers un ouvriérisme borné qui est resté collé au Parti. J'en ai bien des souvenirs remontant à mon enfance. Les avocats, les professeurs, les intellectuels qui dominaient avaient perdu le Parti. Éliminant peu à peu, un par un, tous les stigmates qui marquaient la

compromission avec la bourgeoisie, on en arriva à exclure en 1922 les membres du Parti liés à la franc-maçonnerie ou à la Ligue des droits de l'homme, ceux qui écrivaient dans la «presse bourgeoise» et aussi, disposition plutôt louable, «les communistes de la région algérienne qui considéraient les Arabes comme une race inférieure» (rien n'est simple). Un comité de résistance groupa un moment les exclus réels ou potentiels. Julien en était qui protesta expressément contre l'ostracisme frappant les intellectuels. Il fut dans la charrette lourdement chargée, comme dit J. Fauvet, qui écarta bien des gens de valeur du PCF.⁹

Julien, qui réussit, semble t-il, à rester formellement au Parti jusqu'en 1926, se replia sur l'enseignement, la recherche (il fut secrétaire général de la «Revue historique », charge très lourde) et le journalisme de gauche. Déçu par le militantisme dans les organisations politiques et fidèle à ses idéaux, il trouva sa voie dans l'histoire de cette Afrique du Nord à laquelle sa vie avait été liée si étroitement. Dès 1919, il avait commencé à publier (sous le nom d'André Julien) des articles fouillés sur l'attitude de l'opinion française envers les projets de conquête de l'Algérie. Il fallait des années d'études précises et acharnées pour construire son premier livre qui fit quelque peu l'effet d'une bombe. C'était, en 1931, la première histoire générale de l'Afrique du Nord, de la préhistoire à l'époque actuelle.¹⁰ Julien avait tout lu, tout étudié de ce qui se rapportait à son sujet et tout synthétisé. Nul érudit ne pouvait lui reprocher de négligence. Mais, écrit dans la préface que lui donna le grand historien du Maghreb antique, Stéphane Gsell, professeur au Collège de France, «ce n'est point, assurément, le sens critique qui lui manque. Sa personnalité ne se dissimule pas. Ses opinions sur les choses présentes qu'il compare volontiers aux choses passées ont peut-être quelque influence sur ses jugements, sans, du reste, fausser le récit des faits. Il n'aime pas les impérialismes et les nationalismes, les manières trop fortes et les opérations coloniales trop fructueuses; il réserve sa sympathie aux gens qui reçoivent les coups et qui souvent, d'ailleurs, ont fait ce qu'il fallait pour les recevoir» (p. X).

La bombe était cachée à travers ces pages érudites. En

1931, c'est l'Exposition coloniale de Paris qui, prenant prétexte du centenaire de l'expédition d'Alger, magnifiait triomphalement l'oeuvre coloniale de la France. Nous apprenions à l'école comment la France, généreuse, avait, au Maghreb, «repris l'oeuvre civilisatrice de l'ancienne Rome». Contrairement aux Allemands et aux Anglais, d'ailleurs, «la France a toujours mêlé des intentions morales à son oeuvre de colonisation».¹¹

Ces phrases, empruntées au hasard à un Cours d'histoire pour les lycées d'inspiration catholique édité en 1930, trouvent aussi bien leurs analogues partout. La conquête avait été une «belle épopée»¹² menée par des soldats patriotes au coeur pur. Sans tomber dans un manichéisme primaire, Julien exposait, de façon impeccablement documentée, les motivations impures, les dépossessions de terres réduisant les habitants à la famine, citait la correspondance du général de Saint-Arnaud: «Nous avons tout brûlé, tout détruit;... je brûlais tout sur mon passage;... des tas de cadavres pressés les uns contre les autres et morts gelés pendant la nuit; c'était... ceux dont je brûlais les villages, les gourbis et que je chassais devant moi» (p. 602). Il reproduisait un tableau représentant les Arabes enfumés dans les grottes de Nekmaria par le général Péliissier, citant (cum grano salis) dans la légende de la gravure, sans commentaire inutile, le géographe et historien colonial Augustin Bernard: «Ce triste incident, grossi par des polémiques passionnées, fit grand bruit en France» (p. 604). Le pur héros de nos manuels, Bugeaud, devenait un homme avec ses qualités et ses défauts, couvrant des atrocités et mettant en oeuvre, le cas échéant, une «tactique de dévastations des populations» (p. 606).

Julien inaugurerait ainsi un tournant. Dans un cadre scientifique impeccable, il rompait avec l'histoire coloniale traditionnelle. Mais il se replongeait avec délices dans l'étude et la recherche.

Pourtant, on ne se débarrasse pas si facilement du virus militant. Comme pour bien d'autres, l'arrivée de Hitler au pouvoir et la montée du fascisme en France sonnèrent l'heure de la mobilisation, renouvelée. Il participa aux campagnes qui accompagnèrent la formation et le progrès du Front Populaire.

Blum voyait sa prévision réalisée et, devenu président du Conseil, l'appela à organiser, à Matignon, un Haut Comité méditerranéen et de l'Afrique du Nord. Secrétaire de cet organisme dont il faisait un centre important de documentation sur le monde musulman et un organe de coordination, il y rencontrait les jeunes nationalistes maghrébins.

Chargé de la préparation à l'Ecole coloniale, il fut destitué en décembre 1940 par Peyrouton, ancien résident au Maroc avec qui il s'était heurté au Haut Comité, mais J. Carcopino, qui avait été son professeur en histoire romaine, devenu ministre de l'Instruction publique, le réintégra. On perquisitionna chez lui, mais il échappa de justesse à l'arrestation par les Allemands.

En 1947, il accédait à l'enseignement supérieur (professeur d'histoire de la colonisation à la Sorbonne) et était élu conseiller de l'Union française sur proposition du groupe SFIO Il entra aussi au Comité directeur du Parti socialiste. Mais il y figurait dans la minorité qui fonda, en 1958, le Parti socialiste autonome, devenu ensuite le PSU.

En même temps qu'il publiait des ouvrages sur l'histoire contemporaine du Maghreb,¹³ élargissant parfois son horizon à l'ensemble de l'histoire de la colonisation, il participait avec ardeur à toutes les initiatives contre l'arbitraire, aussi bien celles qui se situaient dans les séquelles de la colonisation que celles qui émanaient des nouveaux pouvoirs décolonisés. Mais on se souvenait, au Maghreb, de ses luttes passées. C'est ainsi que le roi Mohammed V, le Maroc étant devenu indépendant, l'appela à fonder et à organiser la Faculté des lettres de Rabat dont il fut, pendant trois ans, le doyen. Mais il démissionna au début du règne de Hassan II.

Un siècle durant, Charles-André Julien a mené une vie exemplaire. Une vie de fidélité et d'honnêteté.¹⁴

Fidélité aux principes de base que lui avaient inculqués son enfance, sa tradition familiale, confirmée et développés par l'éducation et les études. Il n'avait pas d'ambition politique, ni d'arrivisme économique. Il ne désirait que savoir et servir

quelques valeurs fondamentales. Je connais très mal sa vie privée, mais il est clair qu'il ne sacrifia jamais ces valeurs en quoi que ce soit. Ses intérêts esthétiques, eux aussi, très réels, étaient subordonnés à cette orientation majeure.

Sa fidélité le projeta dans le militantisme. Mais c'était un militantisme qui veillait à rester rigoureux, scrupuleux, honnête. Il refusait d'y sacrifier, si peu que ce soit, la rigueur intellectuelle et morale, alors que la vie militante offre à chaque instant tant de tentations dans ce sens.

C'est pourquoi il préserva jalousement son indépendance, écartant tout ce qui risquait de l'entamer. Il refusa à plusieurs reprises des décorations, ne finissant parfois par accepter que pour des raisons majeures. En particulier quand il s'agit des décorations décernées par des pouvoirs maghrébins.

Son action anticolonialiste, qui fut l'axe principal de sa vie, ne l'entraîna pas, comme cela arriva si souvent, à sacraliser toutes les réactions des peuples colonisés, encore moins celles de leurs dirigeants. Là aussi il sut protester quand il le fallait.

Sa vaste curiosité et l'exigence d'action le retinrent de se spécialiser étroitement. Ses principaux livres sont sur la décolonisation du Maghreb. Il connaissait tous ses problèmes de toute première main, mais cela ne l'empêcha pas de compléter son information en compulsant une documentation exhaustive englobant les témoignages d'adversaires.

Ses ouvrages de synthèse révèlent une énorme capacité de prendre connaissance de multiples travaux touchant à toutes sortes de spécialités, de les assimiler et d'en tirer la quintessence. C'est vrai, en particulier, pour l'histoire musulmane dont il ne pouvait déchiffrer directement les sources mais dont il savait juger très bien les commentateurs. Il triomphait dans les bibliographies critiques où, justement, l'apport propre à chaque travail est apprécié.

C'est une grande figure qui disparaît, un modèle. Espérons que beaucoup sauront tirer les leçons de cette vie exemplaire.

¹ Charles-André Julien, «*Souvenirs et réflexions sans prétentions*»,

- «*Le Mouvement social*», No. 39, avril-juin, p. 15-18.
- ² «Julien (Charles-André)», dans «*Jean Maitron, Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*», t. 32, Paris, Editions ouvrières, 1988, p. 314-316. L'article est de Jean Maitron lui-même, rédigé en bonne partie d'après les notes de Charles-André Julien.
- ³ Notamment «*Souvenirs de Russie, 1921*» («*Le Mouvement social*», janvier-mars 1970), p. 5-24; «*A l'aube de l'expérience soviétique. La Russie en 1921. Journal de Charles-André Julien...*» («*Bulletin communiste*», 3ème année, No. 7, 1922, 16 pages) reproduit dans «*Politique Aujourd'hui*», 1969.
- ⁴ Parmi les Hindous présents, note Julien, «on craint que la Russie n'abandonne sa politique orientale pour ses intérêts anglais». («*Souvenirs de Russie*», p. 14). En effet, Krassine venait de signer à Londres, le 16 mars, un accord commercial anglo-soviétique, semi-secret, qui stipulait, en préambule, un arrêt de toute action ou propagande hostile d'une des parties contractantes à l'égard de l'autre. Cf. EH Care, «*The Bolshevik Revolution, 1917-1923 III*», London, 1961, p. 287».
- ⁵ Voir le résumé des interventions donné par E Collotti Pischel et Ch. Robertazzi, «*L'Internationale communiste et les problèmes coloniaux, 1919-1935*», Paris-La Haye, Mouton, 1968, p. 62 s. Egalement D Boersner, «*The Bolsheviks and the National and Colonial question, 1917-1928*», Genève (Droz) et Paris (Minard), 1957, p. 106-110. Pour le contexte, je me permets de renvoyer à mon livre «*Marxisme et monde musulman*», Paris, Seuil, 1972, p. 350 ss, 470 ss.
- ⁶ Son intervention est traduite dans le recueil d'H Carrere d'Encausse et S Schram, «*Le marxisme et l'Asie, 1853-1964*», Paris, A Colin, 1965, p. 254.
- ⁷ Protokoll des III Kongresses der Kommunistischen Internationale..., Hamburg, Verlag der Kommunistischen Internationale, 1921, p. 1029 s. Dans le soi-disant compte-rendu sténographique, on résume hardiment «Après quelques remarques critiques du camarade Julien sur la mise en lumière insuffisante de la question d'Orient...» (III Kongress Kommunistitsheskogo Internacionala... (Moscou), Editions d'Etat, 1921, P. 141).
- ⁸ En tout cas, d'autres que Julien ont noté que Lénine ne tenait pas en place, au Congrès notamment, Cf. André Morizet, «*Chez Lénine et Trotski, Moscou, 1921*», (Paris, Renaissance du Livre, 1922), p. 47-69.

C'est là que fut prise la photo maintes fois reproduite du grand chef bolchevik, accroupi sur les marches de la tribune et prenant des notes pendant un discours (dans Morizet, pl. III).

- ⁹ Cf. J Fauvet, «*Histoire du Parti Communiste Français*», I Paris, Fayard, 1964, p. 48; G Walter, «*Histoire du Parti communiste français*», Paris, Somogy, 1948, p. 122 s.; de même que les histoires rédigées par les ouvriéristes approbateurs, fussent-ils devenus opposants, comme A Ferrat, «*Histoire du Parti communiste français*», Paris, Bureau d'éditions, 1931, p. 122 s.; (Groupe «Unir»), «*Histoire du Parti communiste français*», t. I. Paris, Ed. Veridad, 1960, p. 88 s.
- ¹⁰ Charles-André Julien, «*Histoire de l'Afrique du Nord*», Paris, Payot, 1931, XVI, 866 p.
- ¹¹ Ch Aimond, «*Histoire contemporaine depuis le milieu du XIX^e siècle*», Paris, J. de Gigord, 1930, p. 296 et 288.
- ¹² «*Almanach Hachette*», 1931, p. 12. Cette publication très populaire saisisait l'occasion pour consacrer quelques pages aux colonies françaises.
- ¹³ L'Afrique du Nord en marche, nationalismes musulmans et souveraineté française» Paris, Julliard, 1952; 3^e éd. revue et mise à jour, 1972; «*Histoire de l'Algérie contemporaine*» ; t. I. «*La conquête et les débuts de la colonisation (1827-1871)*», Paris, PUF, 1964. Cette monumentale Histoire a été continuée par Ch R Ageron, dans un second tome (paru en 1979) qui va jusqu'en 1954; de même, «*Le Maroc face aux impérialismes, 1914-1956*», (1978); «*Et la Tunisie devint indépendante (1951-1957)*», Paris Jeune Afrique, 1985, etc... Il est instructif de noter que son «*Histoire de l'Afrique du Nord*» de 1931, qu'il avait renoncé à mettre à jour lui-même, fut rééditée en deux volumes. Le premier (des origines à la conquête arabe) a été revu par C Courtois (1951), le second revu et mis à jour par l'historien R Le Tourneau, bien plus conformiste (1952), s'arrête prudemment à 1830.
- ¹⁵ On pourra consulter le recueil de Charles-André Julien avec la collaboration de Magali Morsy, «*Une pensée anticoloniale*», «*Positions 1914-1979*», Paris, Sindbad, 1979.